

DAPHNÉ C.

CE QUE LA PEUR
M'A APPRIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522674

Dépôt légal : novembre 2025

Chapitre 1

La rencontre

Tout a commencé un jeudi. Le 10 février 2000.

Je sais. Dit comme ça, ça semble presque théâtral. Mais cette date s'est imprimée dans ma mémoire comme une cicatrice fine, invisible aux autres, mais que je sens encore aujourd'hui. Je me souviens de chaque détail : la lumière pâle de l'hiver parisien, l'odeur du métro, ce courant d'air toujours trop froid dans les couloirs de Montparnasse. Les choses s'effacent rarement chez moi. Même celles que j'aurais voulu oublier.

Ce soir-là, rien ne laissait présager que quelque chose allait basculer. C'était un jeudi comme tant d'autres. J'avais quitté mon bureau, planqué derrière la gare. Mon ordinateur portable encore tiède de la journée, des lignes de code plein la tête. Une journée calme, presque reposante. Mon chef ne m'avait pas accablée de ses demandes absurdes, j'avais progressé sur un projet. Le genre de journée silencieuse où rien de spectaculaire n'arrive, mais qu'on savoure, justement, pour sa simplicité.

Je descendais les escaliers mécaniques vers le métro, aspirée par la routine. J'aimais ça, cette mécanique bien huilée. Le trajet en ligne droite vers mon petit studio du 13e, au huitième étage de cette tour impersonnelle, grise, plantée au milieu d'un quartier de béton et de lumière tamisée. Un lieu que beaucoup auraient trouvé froid, mais que j'avais fini par apprivoiser. Là-bas m'attendait mon monde à moi. Mon cocon. Et Chaussette.

Chaussette, c'était mon lapin nain. Libre, autonome, tranquille. Mon reflet en version poilue. Il partageait mon quotidien sans envahir ma bulle. Il connaissait mon rythme, mes silences. Quand je rentrais, il trottinait vers moi pour une caresse, puis retournait à ses affaires. Il n'avait besoin de rien d'autre. Moi non plus.

Mais ce soir-là, alors que je m'apprêtais à traverser le boulevard, une voix a surgi.

— T'es très belle.

Une phrase banale. Presque vulgaire dans son intrusion. Et pourtant, elle m'a stoppée net.

Je me suis figée, le souffle brièvement suspendu.

Normalement, ce genre d'interpellation me hérissé. Ce n'est pas un compliment, c'est une effraction. Un coup de coude dans la bulle invisible que je m'efforce de maintenir entre moi et le monde. Mon premier réflexe aurait dû être de fuir, de ne pas tourner la tête, d'accélérer le pas. Et pourtant... j'ai tourné la tête.

Je n'ai pas vraiment analysé pourquoi. C'était instinctif, comme si une partie de moi avait désobéi à toutes les règles que je m'étais imposées.

Il était là, en face de moi. Grand. Une peau sombre, presque bleutée dans la lumière de la rue, et des yeux d'un blanc éclatant. Un contraste presque irréel. Je me suis sentie observée, comme auscultée, sans violence, mais avec une intensité qui me mettait mal à l'aise.

Je crois que j'ai murmuré un *merci*. Un son à peine audible, un geste plus réflexe que volontaire.

Pourquoi ? Pourquoi ce jour-là, cet homme-là ? Je ne le sais pas encore aujourd'hui. J'ai répondu alors que je ne répondais jamais. Peut-être parce qu'il n'avait pas le ton moqueur ou agressif de ceux qui lancent des mots comme des pierres. Peut-être parce qu'il avait cette manière de me regarder... comme si j'étais réelle. Présente. Visible.

Il a continué, presque naturellement :

— Est-ce que je peux vous inviter à boire un verre ?

Et contre toute attente, ma bouche a dit :

— Pourquoi pas.

J'ai senti mon cerveau crier aussitôt : Mais qu'est-ce que tu fais ? Ce n'est pas toi. Tu ne fais pas ça. Un inconnu dans la rue ? Et Chaussette qui t'attend !

Mais ce soir-là, j'ai fait taire la voix. Juste pour voir ce que ça ferait.

On a marché ensemble jusqu'à un café proche. Mon esprit s'est mis à tourner à toute vitesse. J'analysais tout : ses gestes, ses mots, ses silences. Mais une chose restait impossible à croire : qu'il puisse réellement être intéressé par moi. Pas moi. Pas avec ces kilos en trop, cette carapace, cette manière que j'ai toujours eue de m'effacer dans les marges. J'étais persuadée que je n'étais pas désirable. Invisible, oui. Compétente, peut-être. Mais pas attrayante.

Au café, il a demandé mon prénom. J'ai répondu dans un souffle :

— Daphné.

Il a souri.

— Enchanté, Daphné. Moi, c'est Charley.

Il me regardait. Trop. Pas avec agressivité, mais avec une constance troublante. J'ai fini par lui demander s'il abordait souvent les femmes comme ça, dans la rue. Il a nié. Dit que non, que mes yeux l'avaient arrêté. Que c'était comme une urgence.

On a parlé. Une quarantaine de minutes. Il disait étudier le droit, être en première année. Il avait 25 ans, comme moi. Enfin... c'est ce qu'il disait. Plus tard, il me racontera une autre version. Un âge différent. Des papiers modifiés. Je ne saurai jamais ce qui était vrai.

Quand j'ai annoncé que je devais rentrer – parce que Chaussette attendait – il a glissé cette question, presque comme une dernière tentative :

— Tu es célibataire ?

— Oui.

— Moi aussi. J'aimerais te revoir.

Il n'avait pas de portable. Juste un hébergement temporaire chez des amis. Mais il a insisté pour prendre mon numéro. Et je le lui ai donné. Comme en transe. Une partie de moi, lucide, criait que c'était une erreur. Que je me faisais

embarquer. Mais l'autre... avait envie de croire à la possibilité d'un *et si*.

Quand je suis rentrée, j'ai refermé la porte avec cette impression bizarre d'avoir quitté le réel un instant. Chaussette m'a accueillie comme à son habitude. Je l'ai pris dans mes bras. J'ai lancé un film, ouvert mon ordinateur, me suis replongée dans mon code. Jusqu'à 2 heures du matin. Comme si tout ça n'avait pas eu lieu.

Et pourtant, quelque chose avait déjà commencé à se déplacer.

Le lendemain matin, nous étions vendredi.

Je me suis levée comme tous les matins. Avec cette inertie familière, ce rituel presque militaire : préparer mon sac, nourrir Chaussette, laisser un peu de musique en fond. Je partais pour la Normandie, juste le week-end, mais tout devait être prêt.

Chaussette avait sa routine, lui aussi. Il connaissait mon absence. Il ne paniquait pas. Je lui avais laissé de l'eau, ses granulés soigneusement pesés, et des linges propres. Il m'observait comme à chaque fois, depuis le coin du canapé, avec ce calme royal qui m'a aidait à ne pas me sentir coupable de le laisser.

Dans ma tête, malgré moi, l'épisode de la veille se remettait en marche. Comme une scène qu'on repasse en boucle pour tenter d'y déceler un sens caché. Ce « pourquoi pas » lancé dans la rue, à un inconnu. Je n'y croyais pas vraiment. Il ne rappellerait pas. Ce genre de rencontre n'a pas de suite. C'était un fragment, une bulle, rien de plus.

Et pourtant... à chaque pause au travail, je regardais mon téléphone. Écran noir. Pas de message. Pas de numéro inconnu. Je ne m'étais pas trompée : il n'appellerait pas.

Alors j'ai roulé.

Deux heures et demie de route, un Paris congestionné, les mêmes échangeurs familiers du périph. Quand je suis arrivée, mes parents m'attendaient avec leur habituelle tendresse discrète. Là-bas, tout semblait figé dans une forme d'éternité. Les meubles à leur place, l'odeur du bois, la cuisine un peu trop chaude. La Normandie, c'était mon ancrage.

J'avais appris à vivre entre deux mondes. La ville pour avancer, la campagne pour respirer.

Ce soir-là, on a dîné tous les trois. Rien d'extraordinaire. Une soirée douce, normale. Je n'ai pas parlé du café du jeudi soir. À quoi bon ? Ça n'en valait pas la peine.

Et puis, j'avais autre chose en tête. Mon avenir.

J'étais en plein BTS Informatique de gestion à distance. C'était ma passerelle. Je voulais devenir bio-informaticienne. J'avais déjà un bac+5 en biologie, mais ça ne suffisait pas. Il me fallait la technique. Le code. Les bases de données. Ce pont entre deux mondes : la vie et la machine. J'avais trouvé ce rêve un peu tard, mais avec une intensité féroce.

Je bossais chez Teleperformance. Entrée comme hotlinneuse. J'étais vite passée au pôle Apple. Pour mon BTS, j'avais besoin d'un stage en développement, alors je me suis adressée au « labo », c'était la partie développement interne de la société. Le jour où je me suis présentée pour demander à faire mon stage parmi eux, on m'a demandé si je savais utiliser Access, j'ai menti. J'ai dit oui. Il me restait une heure avant que la FNAC ferme. J'y suis allée en courant. J'ai acheté un manuel. J'ai tout appris en une nuit blanche.

Et le lendemain, j'ai passé les tests. L'esprit en feu, mais étrangement lucide. Tout s'est déroulé comme si je l'avais toujours su. Paul, le responsable, m'a regardée avec un sourire étonné.

— Tu t'y connais vraiment bien. On te prend en stage.

Il n'a jamais su. Que j'avais tout appris... la veille. Enfin si, il l'apprendra quelques années plus tard, car nous sommes restés amis.

Deux semaines plus tard, je n'étais plus une simple stagiaire, je devenais développeuse au sein de leur équipe, une opportunité que je n'ai pas su balayer d'un revers de la main malgré mes projets. Le salaire était plus qu'honnête pour l'époque et je débutais dans le métier, donc une vraie opportunité pour moi. Et pour la première fois, j'avais la sensation que quelque chose commençait enfin.

Ce week-end-là, j'étais venue me ressourcer. Comme à chaque fois. Monter à cheval, bavardages avec ma mère et

mon père, balades dans le froid piquant de l'hiver normand. Rien de spectaculaire. Mais une forme de paix.

Et puis, samedi après-midi, alors que nous étions chez un marchand de matériaux, en train de comparer des pierres pour la cheminée... mon téléphone a vibré. J'ai mis quelques secondes à réaliser que c'était le mien. Je le sortais rarement. Peu de gens l'avaient.

Numéro inconnu.

Je décroche.

Une voix grave. Un peu éraillée. Mais tout de suite reconnaissable. Charley.

Mon cœur a bondi. Un mélange de surprise et de... peur ? J'ai senti le rouge me monter aux joues. Il voulait dîner. Le soir même. À Paris.

Je lui ai dit que j'étais en Normandie.

Il a proposé un dîner lundi soir, alors. Direct. Un peu trop. Je me suis sentie envahie. Alors j'ai freiné :

— Plutôt un verre. On verra.

Il a accepté. On a raccroché.

En me retournant, j'ai croisé le regard de ma mère. Silencieuse. Présente. Elle n'a rien dit. Mais elle a compris. Je lui ai balancé un demi-mensonge :

— C'était un pote de soirée.

Elle n'a pas insisté. Mais elle m'a regardée longtemps. Comme si elle savait déjà que quelque chose allait changer dans ma vie.

Le dimanche s'est écoulé sans heurt. Mais dans ma tête, ça tournait. Ce rendez-vous prévu. Ce lundi soir. Ce verre. L'impression d'avoir mis en marche quelque chose dont je ne comprenais pas encore la portée.

Je suis repartie vers Paris plus tôt que d'habitude. Chaussette m'attendait. Fidèle au poste, tranquille, comme s'il n'avait jamais douté de mon retour. Il avait ce talent. La constance.

Je l'ai pris dans mes bras. Il s'est niché contre moi comme une écharpe vivante. Ce genre de présence qui vaut mille mots. On a regardé un film ensemble. Puis j'ai bossé. Plongée